

vois polonais consacrent ce temps à la pénitence et l'ont scrupuleusement confession de tous les péchés qu'ils se rappellent avoir commis. Une femme de chambre de la fugitive, dont on attribuait la tristesse à la plus louable sensibilité, fut forcée de révéler au prêtre la véritable cause de sa peine et des remords qui la tourmentaient. Elle avoua, qu'éblouie par l'or et les promesses d'un officier russe, très-riche et très-puissant, autant qu'effrayée par ses monies, elle avait fait prendre à la fille de ses maîtres un breuvage narcotique, afin de la livrer sans résistance à l'amour de cet homme qui s'était engagé, par serment, à la prendre pour épouse. Le prêtre n'entendit pas sans effroi une pareille déclaration. Mon devoir, lui dit-il, m'ordonne de ne point trahir vos aveux, mais je ne puis vous absoudre. Si vous voulez mériter du ciel votre pardon, allez sur-le-champ vous jeter aux pieds de ceux que vous avez si cruellement offensés ; dites-leur votre crime, tâchez d'en obtenir miséricorde, faites qu'ils retrouvent leur enfant, et Dieu, touché de votre repentir, ne vous maudira point ; mais si vous repoussez mes conseils, souvenez-vous que la damnation vous attend."

Une telle menace fit plus que la peur des lois et des supplices. L'image de l'enfer obsédant cette fille, elle exécuta l'ordre du prêtre, mais attendit, pour se déclarer coupable, la présence même de son suborneur. Depuis la paix, attiré dans l'hospitaller maison par les attrails de la jeune fiancée, celui-ci, voyant bien que rien ne pourrait la faire changer à l'égard de son rival, avait su cacher ses desirs et sa jalousie sous les dehors de l'indifférence. Parvenu au rapt qu'il projetait, il avait continué ses visites avec une assiduité, pleine en apparence, du plus tendre intérêt, et par une audace, une hypocrisie sans exemple, éloignait de lui jusqu'à l'ombre du plus léger soupçon. Un événement était, en effet, la retraite qu'il avait choisie pour sa victime, on y avait étouffé ses cris : c'est une si belle institution que les compagnies contemplatives !

(La fin au prochain numéro.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, NOVEMBRE 7 1837.

Je sors très-peu souvent maintenant que le temps ne m'invente point du tout à flâner car j'y n'ai ni chevaux dans mon écurie, ni carioles dans ma remise. Je ne reçois presque pas de journaux vu que c'est trop coûteux. Je suis donc obligé de m'en rapporter à tous les on dit des flâneurs qui viennent me visiter, ce qui m'expose par fois à de graves erreurs car à dire vrai ce n'est que dans les grandes gazettes qu'on trouve la vérité pure, simple et sans fard."

Je n'avais rien à écrire ce matin et mes yeux cherchaient dans la rue quelque importun

avec autant d'anxiété que la jeune demoiselle le porteur de lettres. Il y avait long-temps que j'attendais en vain quelques nouvelles, et que lassé de bailler aux corniches j'allais m'écarter à forcer qu'ique bon men-ouge afin d'amuser mes bénévoles lecteurs, quand deux hommes vêtus en étoffe du pays s'approchèrent de moi en saluant du pied, et du chapeau : — Bonjour co M'sieu. C'est-il pas, sans vous offenser, ici qu'est le papier qui dénomment le Fantastique ? — Oui, Messieurs. — donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie. — Oh, je vous sommes ben obligé ; c'est que voyez-vous j'voudrions su procurer tous les timbres pour porter cheux nous parcequ'on nous dit que c'est un papier qui prend des deux bords et qui ne va pas à la rencontre de la religion comme ce Ribéral qui z'envoyent par les campagnes et qui est rempli de vipersations contre nos curés et qui appelle les Américains sur notre territoire tandis que je me sommes assez ben battu à avec ben d'autres encore pour l'z'empecher de fourrer leur nez oussu j'n'on rieu à flâner. Mais, à propos, M'sieu c'est-il vrai qu'il y a déjà des révolutions au Montréal ? — Ah ben quand j'te dis que c'est pas ça Pierre, tu t'osasses à dire que t'as vu dans la gazette qui s'est passé des révolutions je te dis moi que c'est des révolutions qu'ils ont voulu t'imprimer parcequ'ils voient tu des révolutions ça ne se fait point comme on pense et moi j'en sais long là-dessus va ! J'ai-t-il pas vu la fameuse révolution de France v la septième de ça ?

— Quoi ! vous étiez à Paris dans les trois immortelles journées.

— Immortelles ? Ben obligé, immortelles ? c'en était ben des immortelles, s'il vous plait et les Gineuses encore, mais j'm'en vas vous raconter, ça moi ; parceque vous autres qui n'avez pas sorti de not Canada vous croyez que c'est facile à faire des révolutions ! et pis parceque ces diables de gazettes françaises veulent ben vous mettre dans le même bécad en disant que leurs révolutions sont immortelles, vous allez croire tout ça vrai comme goujon ! eh ben vous y suez pas ! D'abord je vous dirai que j'eus t'un pilau et que dans ce tems-là j'étais apprentif, et en faisant ma première traversée j'allais au Jersey et pis rendu là je me remmarchai dans la tête que mon Grand Père était venu de Paris comme on m'avait dit et qu'il avait laissé là des frères et des parents qu'avions de belles terres, je m'dis comme ça : c'est pas ben loin, rends-toi jusque là et prêtre que t'auras la bonne chance de rencontrer quelque petit enfant des frères de ton grand père et que tu pourras p'têtre passer quelque tems sur leur ferme. Pas plutôt dit, pas plutôt fait et m'y'ia dans une grande voiture qu'allait à Paris moyennant 15 piastres, tiré par six chevaux sur de beaux chemins avec des hommes à gilet rouges qu'étaient dessus. Un beau matin des hommes dis : v'la Paris ! mets la tête dehors ah mon Dieu que j'me die c'est un grand bois qu'est en feu et prêtre bon que c'est la forêt de mon grand père ! mais j'étais-t'il bêta dans ce tems là ! Bref vers les midi on arrive, la première chose que j'vois c'est des hommes qu'en emportaient d'autres qu'étaient blessés et tués, pis à peine que j'fus descendu qu'ils vous prennent la voiture, la retournent, l'emplissent de roches et pis un vacarme de coups de fusils de coups de canon et pis les meublés qui tombaient de dessus les toits ! ah ça que j'me dis les français sont bon gais, benjoyeux à ce qu'on dit, mais j'veux bien que le di. me brûlé si je trouve rien de drôle à cette gaité-là !

Je vis dans un coin, un m'sieur qui me parut un petit brin plus tranquille que les autres, je lui demandai s'il connaissait quelques uns de mes cousins, il se mit à rire, puis à pleurer : allons encore un de fou que j'me dis ! un petit homme qu'était tout près et qui tenait deux sacres me dit : vous cherchez vos parents, jeune

homme ! eh bien les tyrans les ont fait massacrer ! courons ! suivez-moi, venez les venger ! et il me mettait dans la main un de ses sabres et j'rayants et il me tirait par le bras. — Je m'en vas, je m'en vas, m'sieur c'est-à-z-mais bah c'est-bon comme si j'étais chantant et v'la tout écopé une bande de jenneses qui me viennent, m'emmenent en chantant, en échant ; et puis des belles demoiselles qui venaient dans la rue et qui nous disaient courage chers sauveurs ! Ça commençait à m'éclancher tout ce train-là ; mais v'la-t'il pas qu'on arrive à une rue qui était barrière par des soldats, des canons, des cavaliers et pis mes déshinés qui se mettent à crier de plus belle, en avant compagnons ! vaincre ou mourir ! — ah cié g-x j'avons pas eu le tems de m'gratter l'oreille quand un éclair me fait fermer les yeux et — brin ! — je me retourne, il n'y avait plus autour de moi que des bras, des jaupes et des têtes qui criaient encore. M'urons pour la patrie, pour la liberté ! Ça commençait à me vexer de voir tant de jolis enfants ben blancs, ben labillés, morte comme des cailloux ; et, voyant un soldat qui sortait d'une maison je lui flanquai le plus beau coup de sabre qu'il ait jamais vu de sa vie car il tomba raide sur les autres. J'avais ben demandé ce que c'était, bac, rien du tout et quand j'y pense, il me semble que c'est un rêve.

Dans ce moment je tombis évanoui et je ne m'éveillai que vers le soir au milieu de femmes et de petits enfants qui pleuraient, d'hommes qui juraient et d'autre qui chantaient c'te diable de chanson que j'entends quelque fois jour sur le piano quand je passe devant quelque maison du haut ah que je dis alors vous ne savez pas chanter ça en musique comme ils font à Paris et que le bon Dieu fasse que vous ne l'entendrez jamais chanter comme moi au son du tambour et des fusils ! C'est dans ce mit dont j'vous parle que l'on me dit que c'était la révolution qu'avait eu lieu et que le peuple avait vaincu et qu'il n'y aurait plus de roi ; je suis resté quelques jours encore, mais vous pensez bon que ce n'était plus pour voir mes cousins parceque je vis ben que ça serait chercher une aiguille dans une meule de foin. Ça faisait pitié de voir tous les beaux arbres coupés, des belles maisons saccagées, de beaux messieurs et de braves gens blessés, de si belles dames affligées ; mais j'me disais c'est égal ils ont ben encore renvoyé leurs gonzmands et saintants de rois et reines et tous ces hommes qui vivent du sang du peuple à ce qu'on dit ; ils ont payé ça ben cher c'est vrai et ils ont ben répandu assez de sang pour nourrir cinq cents rois, mais c'est ben beau tout d'même qu'une révolution quand c'est fini. Mais à peine les morts étaient-ils enterrés, à peine les maisons b'anchies, à peine les larmes des mères et des sœurs séchées, à peine les blessures pansées que v'la-t'il pas qu'on-orie partout : vive le roi ! le roi des Français ! J'm'en revins ben sûr dans mon pays que j'trouvai ben tranquille ; et si quelque chose me chagrine c'est d'entendre dire partout : v'la la révolution qui vient ! comme si c'était une chose qui vienne toute seule ; il y a eu une révolution à Montréal mais il n'y a personne de tué comme si ça se pouvait se faire dans un pays oussu'il y a des soldats et des canons et de la poudre et des fusils et pis quand ça serait vrai et que les Canadiens s'agéreraient la bataille ce que j'ai ben de la peine à croire parcequ'on n'a pas de ces braves petits élèves de l'école polistéchénique qui ne ch'niquent jamais et qui vous tirent un canon comme un ancien guarnadier, parcequ'on n'a pas de ces vieux sabres qu'ont servi et qui sont accoutumés à la coupure, parcequ'on n'a pas de ces beaux m'sieurs qu'ont la parole en bouche et si l'épée au poing en cas de chauffe, quand on aurait tout ça je crains ben qu'on ne soit après tout obligés de crier ; vive le gouverneur Papineau tandis qu'aujourd'hui, on est